LES CONTES D'HOFFMANN

OPÉRA EN QUATRE ACTES

PAROLES DE

JULES BARBIER

MUSIQUE DE

J. OFFENBACH

D'APRÈS LE DRAME DE

JULES BARBIER & MICHEL CARRÉ

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

LES
CONTES D'HOFFMANN

OPÉRA

Représenté pour la première fois à Paris,
Sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 10 février 1881

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés
pour tous les pays.

Marguerite Bodorarks

LES CONTES D'HOFFMANN

OPÉRA EN QUATRE ACTES

PAROLES DE

J. BARBIER

MUSIQUE DE

J. OFFENBACH

D'APRÈS LE DRAME DE J. BARBIER ET MICHEL CARRÉ

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

PERSONNAGES

	MM.
HOFFMANN	TALAZAC.
LE CONSEILLER LINDORF	TASQUIN.
COPPÉLIUS	TASQUIN.
DAPERTUTTO	TASQUIN.
LE DOCTEUR MIRACLE	TASQUIN.
SPALANZANI	GOURDON.
CRESPEL	BELHOMME.
ANDRÈS	GRIVOT.
COCHENILLE	GRIVOT.
FRANTZ	GRIVOT.
MAITRE LUTHER	TROY.
NATHANAEL	CHENEVIÈRES
VOLFRAMM	PICCALUGA.
HERMANN	TESTE.
VILHELM	COLIN.

	Mmes
STELLA	ISAAC.
GIULIETTA	ISAAC.
OLYMPIA	ISAAC.
ANTONIA	ISAAC.
NICKLAUSSE	UGALDE.
LA MUSE	MOLÉ.
UN FANTOME	DUPUIS.

ÉTUDIANTS, GARÇONS DE TAVERNE,
INVITÉS DE SPALANZANI,
VALETS, ESPRITS DE LA BIÈRE ET DU VIN.

LES CONTES D'HOFFMANN

PREMIER ACTE

LA TAVERNE DE MAITRE LUTHER

Intérieur d'une taverne allemande. Au fond, à droite, en pan coupé, grande porte donnant sur la rue. A gauche, en pan coupé, une fenêtre à petits vitraux. Dans le milieu un large enfoncement rempli de tonneaux symétriquement rangés autour d'un tonneau colossal surmonté d'un petit Bacchus tenant une banderole qui porte cet exergue : *Au Tonneau de Nuremberg.* Au-dessus des tonneaux s'étagent des rayons garnis de flacons de toutes formes. Devant le grand tonneau, un petit comptoir. Portes latérales, sur le premier plan, à gauche, un grand poêle ; à droite, une horloge de bois et une petite porte cachée dans la boiserie. Cette boiserie s'étend sur la muraille, tout autour de la salle à hauteur d'homme. Çà et là, des tables et des bancs.

SCÈNE PREMIÈRE

ESPRITS

Il fait nuit ; la scène est éclairée par un rayon de lune.

CHŒUR INVISIBLE

LES ESPRITS DE LA BIÈRE

Glou ! glou ! glou ! glou ! je suis la bière.

LES ESPRITS DU VIN

Glou ! glou ! glou ! glou ! je suis le vin.

TOUS LES ESPRITS ENSEMBLE

Glou ! glou ! glou ! nous sommes
Les amis des hommes ;
Nous chassons d'ici
Langueur et souci.
Glou !

SCÈNE II

LE CONSEILLER LINDORFF, ANDRÈS.

LINDORF, *entrant, suivi d'Andrès.*

Le conseiller Lindorf, morbleu ! C'est moi qui suis
Le conseiller Lindorf !... Ne crains rien et me suis.
N'as-tu pas pour maîtresse
La Stella, cette enchanteresse?

ANDRÈS

Oui.

LINDORF

Qui vient de Milan...

ANDRÈS

Oui.

LINDORF

Traînant sur ses pas
Nombre d'amoureux, n'est-ce pas?

ANDRÈS

Oui.

LINDORF

C'est à l'un d'eux, je gage,
Que tu portes ce message ?

ANDRÈS

Oui.

LINDORF

Je te l'achète.

ANDRÈS

Bon.

LINDORF

Dix thalers!

ANDRÈS

Non!

LINDORF

Vingt! Trente!...

Andrès ne répond pas. — A part.

Parlons-lui sa langue.

Levant sa canne.

Quarante !

ANDRÈS

Oui !...

LINDORF, *lui donnant de l'argent et prenant la lettre.*

Donne, et va-t'en au diable !

ANDRÈS

Oui ! oui !

Il sort.

LINDORF, *regardant la suscription de la lettre.*

Voyons: «pour Hoffmann», bon... je m'en doutais! ô femmes
Voilà les maîtres de vos cœurs !
Voilà de vos âmes
Les heureux vainqueurs !
Un poète !... un ivrogne !... enfin ! passons !...

Il ouvre la lettre, en tire une petite clef et lit.

« Je t'aime !...
« Si je t'ai fait souffrir, si tu m'aimes toi-même,
« Ami, pardonne-moi,
« Cette clef t'ouvrira ma loge, souviens-toi !... »

A lui-même.

Oui, l'on devient digne d'envie,
Quand, brisé par l'amour, on porte aux cabarets
Et ses espoirs et ses regrets !
Voilà ce qu'il vous faut !... Eh bien ! non, sur ma vie
Dans les rôles d'amoureux
Langoureux
Je sais que je suis pitoyable ;
Mais j'ai de l'esprit comme un diable,
Comme un diable !...
Mes yeux lancent des éclairs,
Des éclairs !...
J'ai dans tout le physique
Un aspect satanique
Qui produit sur les nerfs
L'effet d'une pile électrique,
Electrique !...
Par les nerfs j'arrive au cœur
Je triomphe par la peur,
Par la peur !...

Oui, chère prima donna
Quand on a
La beauté parfaite
On doit dédaigner un poète,
Un poète !
De ce boudoir parfumé,
Parfumé,
Que le diable m'emporte
Si je n'ouvre la porte !
Mon rival est aimé,
Je ne le suis pas, que m'importe?
Que m'importe?
Sans parler du positif.
Je suis vieux, mais je suis vif !
Je suis vif !

Il regarde sa montre.

Deux heures devant moi !... Si j'ai bonne mémoire,
C'est dans ce cabaret, qu'avec de jeunes fous
Hoffmann vient deviser et boire !
Surveillons-le jusqu'au moment du rendez-vous !

SCÈNE III

LINDORF, LUTHER, GARÇONS.

LUTHER, *entrant, suivi de ses garçons.*

Vite ! vite ! qu'on se remue !
Les brocs ! les chopes, les quinquets !
Les toasts vont suivre les bouquets
Et souhaiter la bienvenue
A cet astre du firmament !
Vivement, garçons, vivement !

Les garçons achèvent de préparer la salle. La porte du fond s'ouvre : Nathanaël, Hermann, Wofframm, Wilhelm et une troupe d'étudiants entrent gaiement en scène.

SCÈNE IV

LINDORF, LUTHER, NATHANAEL, HERMANN,
ÉTUDIANTS, GARÇONS DE TAVERNE.

CHŒUR DES ÉTUDIANTS

Drig ! drig ! drig ! maître Luther,
Tison d'enfer,
Drig ! drig ! drig ! à nous ta bière,
A nous ton vin,
Jusqu'au matin
Remplis mon verre,
Jusqu'au matin
Remplis les pots d'étain !

NATHANAEL

Luther est un brave homme ;
Tire lan laire !
C'est demain qu'on l'assomme ;
Tire lan la !

LE CHŒUR

Tire lan la !

Les étudiants frappent les gobelets sur les tables.

LUTHER, *allant de table en table avec les garçons et servant les étudiants.*

Voilà, messieurs, voilà !

HERMANN

Sa cave est d'un bon drille ;
Tire lan laire !
C'est demain qu'on la pille
Tire lan la !

LE CHŒUR

Tire lan la !

Bruit de gobelets.

LUTHER

Voilà, messieurs, voilà !

WILHELM

Sa femme est fille d'Ève ;
Tire lan laire ;
C'est demain qu'on l'enlève ;
Tire lan la !

LE CHŒUR

Tire lan la !

LUTHER

Voilà, messieurs, voilà !

LE CHŒUR

Drig ! drig ! drig ! maître Luther
Tison d'enfer !
Drig ! drig ! drig ! à nous la bière,
A nous ton vin !
Jusqu'au matin
Remplis mon verre !
Jusqu'au matin
Remplis les pots d'étain !

Les étudiants s'assoient, boivent et fument dans tous les coins.

LUTHER

Eh bien ! Stella?...

NATHANAEL

Vive Dieu ! mes amis, la belle créature !
Comme au chef-d'œuvre de Mozart
Elle prête l'accent d'une voix ferme et sûre !
C'est la grâce de la nature,
Et c'est le triomphe de l'art !
Que mon premier toast soit pour elle !
Je bois à la Stella !

TOUS

Vivat ! à la Stella !

NATHANAEL

Comment Hoffmann n'est-il pas là
Pour fêter avec nous cette étoile nouvelle !
Eh ! Luther !... ma grosse tonne !
Qu'as-tu fait de notre Hoffmann.

HERMANN

C'est ton vin qui l'empoisonne !
Tu l'as tué, foi d'Hermann !
Rends-nous Hoffmann !

TOUS

Rends-nous Hoffmann !

LINDORF, *à part.*

Au diable Hoffmann !

NATHANAEL

Morbleu ! qu'on nous l'apporte
Ou ton dernier jour a lui !

LUTHER

Messieurs, il ouvre la porte,
Et Niklausse est avec lui !

TOUS

Vivat! c'est lui!

LINDORF, *à part.*

Veillons sur lui.

SCÈNE V

LES MÊMES, HOFFMANN, NICKLAUSSE.

HOFFMANN, *d'un air sombre.*

Bonjour, amis !

NICKLAUSSE

Bonjour !

HOFFMANN

Un tabouret ! un verre !
Une pipe !...

NICKLAUSSE, *railleur.*

Pardon, seigneur !... sans vous déplaire,
Je bois, fume et m'assieds comme vous !... part à deux !

LE CHŒUR

C'est juste !... Place à tous les deux !

Hoffmann et Nicklausse s'assoient ; Hoffmann se prend la tête entre les mains.

NICKLAUSSE, *fredonnant.*

Notte a giorno mal dormire...

HOFFMANN, *brusquement.*

Tais-toi, par le diable !...

NICKLAUSSE, *tranquillement.*

Oui, mon maître.

HERMANN, *à Hoffmann.*

Oh ! oh ! d'où vient cet air fâché?

NATHANAEL, *à Hoffmann.*

C'est à ne pas te reconnaître.

HERMANN

Sur quelle herbe as-tu donc marché?

HOFFMANN

Hélas ! sur une herbe morte
Au souffle glacé du nord !...

NICKLAUSSE

Et là, près de cette porte,
Sur un ivrogne qui dort !

HOFFMANN

C'est vrai !,.. Ce coquin-là, pardieu ! m'a fait envie !
A boire !... et, comme lui, couchons dans le ruisseau.

HERMANN

Sans oreiller?

HOFFMANN

La pierre !

NATHANAEL

Et sans rideau?

HOFFMANN

Le ciel !

NATHANAEL

Sans couvre-pied?

HOFFMANN

La pluie !

HERMANN

As-tu le cauchemar, Hoffmann?

HOFFMANN

Non, mais ce soir,
Tout à l'heure, au théâtre...

TOUS

Eh bien?

HOFFMANN

J'ai cru revoir...
Baste !... à quoi bon rouvrir une vieille blessure?
La vie est courte !... Il faut l'égayer en chemin.
Il faut boire, chanter et rire à l'aventure,
Sauf à pleurer demain !

NATHANAEL

Chante donc le premier, sans qu'on te le demande ;
Nous ferons chorus..

HOFFMANN

Soit !

NATHANAEL

Quelque chose de gai !

HERMANN

La chanson du Rat !

NATHANAEL

Non ! moi, j'en suis fatigué.
Ce qu'il nous faut, c'est la légende
De Klein-Zach?...

TOUS

C'est la légende de Klein-Zach !

HOFFMANN

Va pour Klein-Zach!
Il était une fois à la cour d'Eysenach
Un petit avorton qui se nommait Klein-Zach !
Il était coiffé d'un colbac,
Et ses jambes faisaient clic, clac !
Clic, clac !
Voilà Klein-Zach !

LE CHŒUR

Clic, clac !...
Voilà Klein-Zach !

HOFFMANN

Il avait une bosse en guise d'estomac ;
Ses pieds ramifiés semblaient sortir d'un sac,
Son nez était noir de tabac,
Et sa tête faisait cric, crac,
Cric, crac,
Voilà Klein-Zach.

LE CHŒUR

Cric, crac,
Voilà Klein-Zach !

HOFFMANN

Quant aux traits de sa figure...

Il semble s'absorber peu à peu dans son rêve.

LE CHŒUR

Quant aux traits de sa figure?...

HOFFMANN, *très lentement.*

Quant aux traits de sa figure...

Il se lève.

Ah ! sa figure était charmante !... Je la vois,
Belle comme le jour où, courant après elle,
Je quittai comme un fou la maison paternelle
Et m'enfuis à travers les vallons et les bois !
Ses cheveux en torsades sombres
Sur son col élégant jetaient leurs chaudes ombres.
Ses yeux, enveloppés d'azur,
Promenaient autour d'elle un regard frais et pur
Et, comme notre char emportait sans secousse
Nos cœurs et nos amours, sa voix vibrante et douce
Aux cieux qui l'écoutaient jetait ce chant vainqueur
Dont l'éternel écho résonne dans mon cœur !

NATHANAEL

O bizarre cervelle !
Qui diable peins-tu là ! Klein-Zach?...

HOFFMANN

Je parle d'elle.

NATHANAEL, *lui touchant l'épaule.*

Qui?

HOFFMANN, *sortant de son rêve.*

Non ! personne !... rien ! mon esprit se troublait !
Rien !... Et Klein-Zach vaut mieux, tout difforme qu'il est !...
Quand il avait trop bu de genièvre ou de rack
Il fallait voir flotter les deux pans de son frac,
Comme des herbes dans un lac !...
Et le monstre faisait flic, flac !...
Flic, flac !
Voilà Klein-Zach !

LE CHŒUR

Flic, flac !
Voilà Klein-Zach !

HOFFMANN, *jetant son verre.*

Peuh!... cette bière est détestable !
Allumons le punch ! grisons-nous !
Et que les plus fous
Roulent sous la table.

LE CHŒUR

Et que les plus fous
Roulent sous la table !

Mouvement général. On éteint les lumières. Luther allume un immense bol de punch ; une lumière bleuâtre éclaire la scène.

Luther est un brave homme,
Tire lanlaire,
Tire lan la,
C'est demain qu'on l'assomme,
Tire lan laire,
Tire lan la,

Sa cave est d'un bon drille.
Tire lan laire,
Tire lan la,
C'est demain qu'on la pille,
Tire lan laire,
Tire lan la.

NICKLAUSSE

A la bonne heure, au moins! voilà que l'on se pique
De raison et de sens pratique !
Peste soit des cœurs langoureux !

NATHANAEL

Gageons qu'Hoffmann est amoureux !

HOFFMANN

Amoureux... Le diable m'emporte
Si jamais je le deviens !...

LINDORF, *à mi-voix.*

Eh ! eh ! l'impertinence est forte :
Il ne faut jurer de rien !

HOFFMANN, *se retournant.*

Plaît-il ?

Reconnaissant Lindorf.

Quand on parle du diable,
On en voit les cornes !...

NICKLAUSSE

Pardon.
La perruque !... chaste don
D'une épouse trop aimable !

LE CHŒUR

Respect aux maris ! Ne les raillons pas !
Nous serons un jour dans le même cas !

HOFFMANN, *gracieux.*

Et par où votre diablerie
Est-elle entrée ici, cher oiseau de malheur ?

LINDORF, *se levant et avec la même grâce.*

Par la porte, aussi bien que votre ivrognerie,
Chère ciguë en fleur !

HOFFMANN

Comme Anselmus, rare merveille,
Venez-vous me mettre en bouteille,
Cher diseur de bons mots !

LINDORF

Vous me prenez pour une bûche,
La piquette se met en cruche,
Cher auteur de mes maux ?

HOFFMANN

C'est donc, si la chose est vraie,
Que vous en buvez, cher pot?

LINDORF

Si je la bois, je la paie,
Cher orateur de tripot !

HOFFMANN

Avec l'argent qu'à moi-même,
Vous me volez, cher vautour ?

LINDORF

En admettant qu'un bohème
Soit volable, cher amour !

HOFFMANN, *levant son verre.*

A madame votre femme,
Cher suppôt de Lucifer !

LINDORF, *même jeu.*

Elle en mourra, sur mon âme,
Cher échappé de l'Enfer !

Ils boivent

NICKLAUSSE *et* LE CHŒUR

Simple échange de politesses !
C'est ainsi qu'à l'ombre des bois
De deux bergers, pour leurs maîtresses
Alternaient les chants et les voix !

HOFFMANN, *aux étudiants.*

Je vous dis, moi, qu'un malheur me menace !

Montrant Lindorf.

Je ne l'ai pas rencontré face à face
Qu'il ne m'en soit arrivé quelque ennui !
Tout mauvais sort me vient de lui !...
Si je joue, il me fait perdre !...

LINDORF

Bon ! il faut croire,
Que vous jouez mal !

HOFFMANN

Si je bois,
J'avale de travers !

LINDORF

Vous ne savez pas boire !

HOFFMANN

Si j'aime ...

LINDORF, *ricanant.*

Ha ! ha ! monsieur aime donc quelquefois?...

HOFFMANN

Après?...

NATHANAEL

Il ne faut pas en rougir, j'imagine.
Notre ami Wilhelm que voilà
Brûle pour Léonor et la trouve divine ;
Hermann aime Gretchen ; et moi je me ruine
Pour la Fausta !

HOFFMANN, *à Wilhelm.*

Oui, Léonor, ta virtuose !...

A Hermann.

Oui, Gretchen, ta poupée inerte, au cœur glacé !

A Nathanaël.

Et ta Fausta, pauvre insensé !...
La courtisane au front d'airain !

NATHANAEL

Esprit morose,
Grand merci pour Fausta, Gretchen et Léonor !...

HOFFMANN

Baste ! autant celles-là que d'autres !

NATHANAEL

Ta maîtresse est donc un trésor
Que tu méprises tant les nôtres?

HOFFMANN

Ma maîtresse?...

A part.

Oui, Stella !
Trois femmes dans la même femme !
Trois âmes dans une seule âme !
Artiste, jeune fille, et courtisane !...

Tendant la main vers la droite.

Là !...

Haut.

Ma maîtresse?... Non pas! dites mieux, trois maîtresses,
Trio charmant d'enchanteresses
Qui se partagèrent mes jours !
Voulez-vous le récit de ces folles amours?...

LE CHŒUR

Oui, oui !

NICKLAUSSE

Que parles-tu de trois maîtresses ?

HOFFMANN

Fume !...
Avant que cette pipe éteinte se rallume
Tu m'auras sans doute compris,
O toi qui dans ce drame où mon cœur se consume

Railleur.

Du bon sens emportas le prix !

Tous les étudiants vont reprendre leurs places.

LUTHER, *rentrant en scène,*

Messieurs, on va lever le rideau.

NATHANAEL

Qu'il se lève !
C'est là notre moindre souci !

LINDORF, *à part.*

Avant que l'opéra s'achève,
J'ai le temps d'écouter aussi.

Luther va reprendre sa place à son comptoir.

LE CHŒUR

Écoutons ! il est doux de boire
Au récit d'une folle histoire,
En suivant le nuage clair
Que la pipe jette dans l'air !

HOFFMANN, *s'asseyant sur le coin d'une table.*

Je commence.

LE CHŒUR

Silence !

LINDORF, *à part,*

Dans une heure, j'espère, ils seront à quia !

HOFFMANN

Le nom de la première était Olympia !

Le rideau tombe, pendant qu'Hoffmann parle à tous les étudiants attentifs.

ACTE DEUXIÈME

OLYMPIA

Un riche cabinet de physicien donnant sur une galerie dont les portes sont closes par des tapisseries ; portes latérales fermées également par des portières. Le théâtre est éclairé par des bougies.

SCÈNE PREMIÈRE

SPALANZANI, *seul, il tient la portière de droite soulevée.*

Là ! dors en paix. Eh ! Eh !... sage, modeste et belle,
Je rentrerai par elle
Dans les cinq cents ducats que la banqueroute
Du juif Élias me coûte !
Reste Coppélius dont la duplicité
Pour avoir de moi quelque somme,
Peut réclamer des droits à la paternité,
Diable d'homme !...
Il est loin, par bonheur !

SCÈNE II

SPALANZANI, HOFFMANN, *puis* COCHENILLE *et les* LAQUAIS.

SPALANZANI, *voyant entrer Hoffmann.*

Ah ! bonjour... enchanté !...

HOFFMANN

Je viens trop tôt, peut-être?

SPALANZANI

Comment donc, un élève...

HOFFMANN

Indigne de son maître.

SPALANZANI

Trop modeste, en vérité !
Plus de vers, plus de musique,
Et vous serez en physique
Professeur de faculté.
Vous connaîtrez ma fille, un sourire angélique,
La physique est tout, mon cher !
Olympia vaut très cher !...

HOFFMANN, *à part.*

Quel rapport la physique a-t-elle avec sa fille?

SPALANZANI, *appelant.*

Holà ! hé !... Cochenille !

Cochenille paraît.

Fais allumer partout...

CHENILLE, *bégayant,*

Et... le champagne.

SPALANZANI

Attends !

Suis-moi.

A Hoffmann.

Pardon, mon cher, je reviens dans l'instant.

Ils sortent.

SCÈNE III

HOFFMANN, *seul.*

Allons ! Courage et confiance
Je deviens un puits de science !
Il faut tourner selon le vent.
Pour mériter celle que j'aime,
Je saurai trouver en moi-même
L'étoffe d'un savant,
Elle est là... Si j'osais !...

Il soulève tout doucement la portière de droite.

C'est elle !...
Elle sommeille !... Qu'elle est belle !...
Ah ! vivre deux !... N'avoir qu'une même espérance,
Un même souvenir !
Partager le bonheur, partager la souffrance,
Partager l'avenir !...
Laisse, laisse ma flamme
Verser en toi le jour !
Laisse éclore ton âme
Aux rayons de l'Amour !
Foyer divin !... Soleil dont l'ardeur nous pénètre
Et nous vient embraser !...
Ineffable désir où l'on sent tout son être
Se fondre en un baiser.

Laisse, laisse ma flamme
Verser en toi le jour !...
Laisse éclore ton âme
Aux rayons de l'Amour !

Il soulève de nouveau la portière ; Nicklausse paraît.

SCÈNE IV

HOFFMANN, NICKLAUSSE.

NICKLAUSSE

Pardieu !... J'étais bien sûr de te trouver ici !...

HOFFMANN, *laissant brusquement retomber la portière.*

Chut !...

NICKLAUSSE

Pourquoi?... C'est là que respire
La colombe qui fait ton amoureux souci,
La belle Olympia?... Va, mon enfant ! Admire !

HOFFMANN

Oui, je l'adore !

NICKLAUSSE

Attends à la connaître mieux.

HOFFMANN

L'âme qu'on aime est aisée à connaître !

NICKLAUSSE, *railleur.*

Quoi? d'un regard?... par la fenêtre?

HOFFMANN

Il suffit d'un regard pour embrasser les cieux !

NICKLAUSSE

Quelle chaleur !... Au moins sait-elle que tu l'aimes?

HOFFMANN

Non !

NICKLAUSSE

Écris-lui !

HOFFMANN

Je n'ose pas.

NICKLAUSSE

Pauvre agneau ! Parle-lui !

HOFFMANN

Les dangers sont les mêmes.

NICKLAUSSE

Alors, chante, morbleu ! pour sortir d'un tel pas !

HOFFMANN

Monsieur Spalanzani n'aime pas la musique.

NICKLAUSSE, *riant.*

Oui, je sais ! Tout pour la physique !...
Une poupée aux yeux d'émail
Jouait au mieux de l'éventail
Auprès d'un petit coq en cuivre ;
Tous deux chantaient à l'unisson
D'une merveilleuse façon,
Dansaient, caquetaient, semblaient vivre.

HOFFMANN

Plaît-il? Pourquoi cette chanson ?

NICKLAUSSE

Le petit coq, luisant et vif,
Avec un air rébarbatif,
Tournait par trois fois sur lui-même ;
Par un rouage ingénieux,
La poupée, en roulant les yeux,
Soupirait et disait : Je t'aime !

SCÈNE V

LES MÊMES, COPPÉLIUS.

COPPÉLIUS

C'est moi, Coppélius !... doucement, prenons garde !

Apercevant Hoffmann.

Quelqu'un...

NICKLAUSSE, *se retournant,*

Hein !...

COPPÉLIUS

Qu'est-ce donc que ce monsieur regarde ?

Regardant par-dessus l'épaule d'Hoffmann.

Notre Olympia !... fort bien ..

NICKLAUSSE, *à part.*

Leur Olympia ?

COPPÉLIUS, *à Hoffmann.*

Jeune homme,

Elevant la voix.

Eh ! monsieur !

Voyant qu'Hoffmann ne répond pas, lui frappant sur l'épaule

Il n'entend rien !
Monsieur !

HOFFMANN

Plaît-il ?

COPPÉLIUS

Je me nomme
Coppélius, un ami
De monsieur Spalanzani.

Hoffmann le salue.

Voyez ces baromètres
Hygromètres,
Thermomètres,
Au rabais, mais au comptant.
Voyez, vous en serez content.

Vidant à terre son sac rempli de lorgnons, lunettes et lorgnettes.

Chacun de ces lorgnons rend noir comme le jais,
Ou blanc comme l'hermine,
Assombrit,
Illumine,
Éclaire, ou flétrit
Les objets.
J'ai des yeux, de vrais yeux,
Des yeux vivants, des yeux de flamme,
Des yeux merveilleux
Qui vont jusques au fond de l'âme

Et qui même dans bien des cas
En peuvent prêter une à ceux qui n'en ont pas.
J'ai des yeux, de vrais yeux vivants, des yeux de flamme.
J'ai des yeux,
De beaux yeux !
Oui !
Veux-tu voir le cœur d'une femme?
S'il est pur ou s'il est infâme !
Ou bien préfères-tu le voir
Le voir tout blanc quand il est noir?
Prends et tu verras
Ce que tu voudras.
Prenez mes yeux, mes yeux vivants, mes yeux de flamme,
Mes yeux qui percent l'âme.
Prenez mes yeux !

HOFFMANN

Dis-tu vrai?

COPPÉLIUS, *lui présentant un lorgnon.*

Voyez !

HOFFMANN

Donne !

COPPÉLIUS

Trois ducats !

HOFFMANN, *soulevant la portière et regardant*

Dieu puissant ! quelle grâce rayonne
Sur son front !

COPPÉLIUS

Trois ducats.

HOFFMANN

Cher ange, est-ce bien toi?

COPPÉLIUS, *faisant retomber la portière.*

Trois ducats !

HOFFMANN

Ah ! pourquoi me ravir cette image
De bonheur et d'amour?

Nicklausse donne les ducats à Coppélius.

SCÈNE VI

LES MÊMES, SPALANZANI, *puis* COCHENILLE.

SPALANZANI, *entrant en se frottant les mains, puis apercevant Coppélius.*

Hein ! Vous?

COPPÉLIUS

Ce cher maître !...

SPALANZANI

Morbleu !
Il était convenu...

COPPÉLIUS

Rien d'écrit...

SPALANZANI

Mais...

COPPÉLIUS

Chimère !...
L'argent sur vous pleuvra dans peu,
Je veux tout partager.

SPALANZANI

Ne suis-je pas le père
D'Olympia?

COPPÉLIUS

Pardon, elle a mes yeux.

SPALANZANI

Plus bas !...

A part.

Bien lui prend que j'ignore
Son secret. Mais j'y pense, oui !

Haut.

Voulez-vous encore
Cinq cents ducats? qu'un écrit de vous m'abandonne
Ses yeux, ainsi que toute sa personne,
Et voici votre argent sur le juif Élias.

COPPÉLIUS

Élias?

SPALANZANI

Une maison sûre.

HOFFMANN, *bas, à Nicklausse.*

Quel marché peuvent-ils conclure?

COPPÉLIUS *écrit sur ses tablettes.*

Allons, c'est dit.

SPALANZANI. *Ils échangent leurs papiers.*

Donnant, donnant !
Ce cher ami !

Ils s'embrassent.

COPPÉLIUS

Ce cher ami !

SPALANZANI, *à part.*

Va, maintenant !
Va te faire payer !

COPPÉLIUS

A propos, une idée,
Mariez donc Olympia !

Montrant Hoffmann.

Le jeune fou que voilà
Ne vous l'a donc pas demandée?
Quel nigaud !

SPALANZANI

C'est jeune !

COPPÉLIUS

Oui, vous l'avez endormi.

SPALANZANI, *l'embrassant.*

Ce cher ami !

COPPÉLIUS, *même jeu.*

Ce cher ami.

Il sort en ricanant.

SPALANZANI, *à Hoffmann.*

La physique, mon cher !...

HOFFMANN

Ah !... c'est une manie.

COCHENILLE, *paraissant au fond.*

Monsieur, voilà toute la compagnie.

SCÈNE VII

HOFFMANN, SPALANZANI, COCHENILLE, NIKLAUSSE, INVITÉS, LAQUAIS.

LE CHŒUR DES INVITÉS

Non, aucun hôte, vraiment,
Ne reçoit plus richement !
Par le goût, sa maison brille !
Tout s'y trouve réuni.
Çà, monsieur Spalanzani,
Présentez-nous votre fille.
On la dit faite à ravir,
Aimable, exempte de vices.
Nous comptons nous rafraîchir
Après quelques exercices.
Non, aucun hôte vraiment
Ne reçoit plus richement !

SPALANZANI

Vous serez satisfaits, messieurs, dans un moment.

Il fait signe à Cochenille de le suivre, et sort avec lui par la droite. Les invités se promènent par groupes en admirant la demeure de Spalanzani. Nicklausse s'approche d'Hoffmann.

NICKLAUSSE, *à Hoffmann.*

Enfin, nous allons voir de près cette merveille
Sans pareille !

HOFFMANN

Silence !... la voici !...

Entrée de Spalanzani conduisant Olympia. Cochenille les suit. Curiosité générale.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, OLYMPIA.

SPALANZANI

Mesdames et messieurs,
Je vous présente
Ma fille Olympia.

LE CHŒUR

Charmante !
Elle a de très beaux yeux !
Sa taille est fort bien prise !
Voyez comme elle est mise !
Il ne lui manque rien !
Elle est très bien !

HOFFMANN

Ah ! qu'elle est adorable !

NICKLAUSSE

Charmante, incomparable

SPALANZANI, *à Olympia.*

Quel succès est le tien

NICKLAUSSE, *en la lorgnant.*

Vraiment elle est très bien.

LE CHŒUR

Elle a de très beaux yeux,
Sa taille est fort bien prise
Voyez comme elle est mise,
Il ne lui manque rien.
Vraiment elle est très bien.

SPALANZANI

Mesdames et messieurs, fière de vos bravos,
Et surtout impatiente
D'en conquérir de nouveaux,
Ma fille, obéissant à vos moindres caprices,
Va, s'il vous plaît...

NICKLAUSSE, *à part.*

Passer à d'autres exercices.

SPALANZANI

Vous chanter un grand air, en suivant de la voix,
Talent rare !
Le clavecin, la guitare,
Ou la harpe, à votre choix !

COCHENILLE, *au fond du théâtre, en voix de fausset.*

La harpe !...

UNE VOIX DE BASSE, *répondant dans la coulisse à la voix de Cochenille.*

La harpe !...

SPALANZANI

Fort bien !... Cochenille
Va vite nous chercher la harpe de ma fille !

Cochenille entre dans l'appartement d'Olympia.

HOFFMANN, *à part.*

Je vais l'entendre... ô joie !

NICKLAUSSE, *à part.*

O folle passion !

SPALANZANI, *à Olympia.*

Maîtrise ton émotion,
Mon enfant !

OLYMPIA

Oui !

COCHENILLE, *rentrant en scène avec une harpe.*

Voilà !

SPALANZANI, *s'asseyant auprès d'Olympia et plaçant sa harpe devant lui.*

Messieurs, attention !

COCHENILLE

A... attention !

LE CHŒUR

Attention !

OLYMPIA, *accompagnée par Spalanzani. — De temps à autre sa voix faiblit, Cochenille lui touche l'épaule et l'on entend le bruit d'un ressort.*

Les oi-seaux-dans-la-char-mille.
Dans-les-cieux-l'astre-du-jour,
Tout-parle-à-la-jeune-fil-le
D'a-mour !
D'a-mour !
Voi-là
La-chan-son-gen-tille,
Voi-là,
La-chan-son-d'O-lym-pia !
-Ha !

LE CHŒUR

C'est la chanson d'Olympia !

OLYMPIA

Tout-ce-qui-chante-et-ré-sonne
Et-sou-pire-tour-à-tour-,
É-meut-son-cœur-qui-fris-sonne
D'a-mour !
Voi-là
La-chan-son-mi-gnon-ne
Voi-là
Voi-là
La-chan-son-d'O-lym-pia.
Ha !

LE CHŒUR

C'est la chanson d'Olympia.

HOFFMANN, *à Nicklausse*

Ah ! mon ami ! quel accent !...

NICKLAUSSE

Quelles gammes !...

Cochenille a enlevé la harpe et tout le monde s'est empressé autour d'Olympia qui remercie tour à tour de la main droite et de la main gauche. Hoffmann la contemple avec ravissement. Un laquais vient dire quelques mots à Spalanzani.

SPALANZANI

Allons, messieurs !... la main aux dames !...
Le souper nous attend !...

LE CHŒUR

Le souper !... Bon cela !...

SPALANZANI

A moins qu'on ne préfère
Danser d'abord !...

LE CHŒUR, *avec énergie.*

Non !... non !... le souper !... bonne affaire,
Ensuite on dansera.

SPALANZANI

Comme il vous plaira !...

HOFFMANN, *s'approchant d'Olympia.*

Oserai-je ?...

SPALANZANI, *intervenant.*

Elle est un peu lasse;
Attendez le bal.

Il touche l'épaule d'Olympia.

OLYMPIA

Oui.

SPALANZANI

Vous voyez, jusque-là
Voulez-vous me faire la grâce
De tenir compagnie à mon Olympia?

HOFFMANN

O bonheur !

SPALANZANI, *à part, en riant.*

Nous verrons ce qu'il lui chantera.

NICKLAUSSE, *à Spalanzani.*

Elle ne soupe pas?

SPALANZANI

Non !

NICKLAUSSE, *à part.*

Ame poétique !

Spalanzani passe un moment derrière Olympia. On entend de nouveau le bruit d'un ressort qu'on remonte. Nicklausse se retourne.

Plaît-il?...

SPALANZANI

Rien ! la physique !... ah ! monsieur ! la physique.

Il conduit Olympia à un fauteuil et l'y fait asseoir ; puis il sort avec les invités.

COCHENILLE

Le souper vous attend.

LE CHŒUR, *avec un enthousiasme croissant.*

Le souper, le souper, le souper nous attend !
Non, aucun hôte vraiment,
Ne reçoit plus richement !

SCÈNE IX

HOFFMANN, OLYMPIA.

HOFFMANN

Ils se sont éloignés enfin !... Ah ! je respire !...
Seuls ! seuls tous deux !

S'approchant d'Olympia.

Que j'ai de choses à te dire,
O mon Olympia !... Laisse-moi t'admirer !...
De ton regard charmant laisse-moi m'enivrer.

Il touche légèrement l'épaule d'Olympia.

OLYMPIA

Oui.

HOFFMANN

N'est-ce pas un rêve enfanté par la fièvre ?
J'ai cru voir un soupir s'échapper de ta lèvre !..

Il touche de nouveau l'épaule d'Olympia

OLYMPIA

Oui.

HOFFMANN

Doux aveu, gage de nos amours,
Tu m'appartiens, nos cœurs sont unis pour toujours !
Ah ! comprends-tu, dis-moi, cette joie éternelle
Des cœurs silencieux?...
Vivants, n'être qu'une âme, et du même coup d'aile
Nous élancer aux cieux !
Laisse, laisse ma flamme
Verser en toi le jour !
Laisse éclore ton âme
Aux rayons de l'amour !

Il presse la main d'Olympia avec passion ; celle-ci, comme si elle était mue par un ressort, se lève aussitôt, parcourt la scène en différents sens et sort enfin par une des portes du fond sans se servir de ses mains pour écarter la tapisserie. Hoffmann se lève et suit Olympia dans ses évolutions.

Tu me fuis?... qu'ai-je fait?... Tu ne me réponds pas?...
Parle !... t'ai-je irritée?... Ah !... je suivrai tes pas !

Au moment où Hoffmann va s'éloigner à la suite d'Olympia, Nicklausse paraît à l'une des portes opposées et l'interpelle.

SCÈNE X

HOFFMANN, NICKLAUSSE.

NICKLAUSSE

Eh ! morbleu ! modère ton zèle !
Veux-tu qu'on se grise sans toi?...

HOFFMANN, *avec ivresse.*

Nicklausse !... je suis aimé d'elle !...
Aimé, Dieu puissant !...

NICKLAUSSE

Par ma foi
Si tu savais ce qu'on dit de ta belle !

HOFFMANN

Qu'en peut-on dire ? Quoi ?

NICKLAUSSE

Qu'elle est morte.

HOFFMANN

Dieu juste !...

NICKLAUSSE

Ou ne fut pas en vie.

HOFFMANN, *avec ivresse.*

Ange que l'envie
Suit en frémissant,
Justice éternelle !
Nicklausse !... Je suis aimé d'elle !...
Aimé !... Dieu puissant !...

Il sort rapidement ; Nicklausse le suit

SCÈNE XI

COPPÉLIUS, *entrant, furieux, par la petite porte de gauche.*

Voleur !... brigand !... quelle déroute !...
Élias a fait banqueroute !...
Va, je saurai trouver le moment opportun
Pour me venger... Volé !... moi !... je tuerai quelqu'un.

Les tapisseries du fond s'écartent. Coppélius se glisse dans la chambre d'Olympia, à droite.

SCÈNE XII

SPALANZANI, HOFFMANN, OLYMPIA, NICKLAUSSE, COCHENILLE, INVITÉS, LAQUAIS, *puis* COPPÉLIUS.

SPALANZANI

Voici les valseurs.

COCHENILLE

Voici la ritournelle !

HOFFMANN

C'est la valse qui nous appelle.

SPALANZANI, *à Olympia,*

Prends la main de monsieur, mon enfant...

Lui touchant l'épaule.

Allons !...

OLYMPIA

Oui

Hoffmann enlace la taille d'Olympia et ils commencent à valser. On leur fait place et ils disparaissent par la gauche. Le chœur les suit des yeux. Spalanzani cause sur le devant de la scène avec Nicklausse.

LE CHŒUR

Elle danse !
En cadence !
C'est merveilleux,
Prodigieux !
Place ! place !
Elle passe,
Elle fend l'air
Comme un éclair !

Pendant ce chœur, Hoffmann et Olympia ont repassé en valsant dans le fond de la galerie et ont disparu par la droite. Le mouvement de la valse s'anime de plus en plus.

LA VOIX D'HOFFMANN, *dans la coulisse.*

Olympia !...

SPALANZANI, *remontant la scène*

Qu'on les arrête !...

LE CHŒUR

Qui de nous les arrêtera?...

NICKLAUSSE

Elle va lui casser la tête !...

Hoffmann et Olympia reparaissent et redescendent en scène en valsant de plus en plus vite. Nicklausse s'élance pour les arrêter.

Eh ! mille diables !...

Il est violemment bousculé et va tomber sur un fauteuil en tournant plusieurs fois sur lui-même.

LE CHŒUR

Patatra !...

SPALANZANI, *s'élançant à son tour.*

Halte là !

Il touche Olympia à l'épaule. Elle s'arrête subitement. Hoffmann, étourdi, va tomber sur un canapé. Spalanzani continue en se retournant vers les invités.

Voilà.

A Olympia.

Assez, assez, ma fille.

OLYMPIA

Oui.

SPALANZANI

Il ne faut plus valser.

OLYMPIA

Oui.

SPALANZANI, *à Cochenille.*

Toi, Cochenille,
Reconduis-la.

Il touche Olympia qui se tourne vers la droite.

COCHENILLE, *poussant Olympia.*

Va-a donc !... Va !...

OLYMPIA

Oui.

En sortant, lentement poussée par Cochenille

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha !

LE CHŒUR

Que voulez-vous qu'on dise?
C'est une fille exquise !
Il ne lui manque rien !
Elle est très bien !

Olympia sort par la droite, suivie de Cochenille.

NICKLAUSSE, *d'une voix dolente, en montrant Hoffmann.*

Est-il mort?...

SPALANZANI, *examinant Hoffmann.*

Non ! en somme,
Son lorgnon seul est en débris.
Il reprend ses esprits.

LE CHŒUR

Pauvre jeune homme !...

COCHENILLE, *dans la coulisse.*

Ah !

Il entre en scène, la figure bouleversée.

SPALANZANI

Quoi?

COCHENILLE

L'homme aux lunettes !... Là !

SPALANZANI

Miséricorde ! Olympia !...

HOFFMANN

Olympia !...

Spalanzani va pour s'élancer. On entend dans la coulisse un bruit de ressorts qui se brisent avec fracas.

SPALANZANI

Ah ! terre et cieux ! Elle est cassée !...

HOFFMANN, *se levant.*

Cassée !...

COPPÉLIUS, *entrant par la droite et éclatant de rire.*

Ha ! ha ! ha ! ha ! oui... Fracassée !...

Hoffmann s'élance et disparaît par la droite. Spalanzani et Coppélius se jettent l'un sur l'autre et se prennent au collet.

SPALANZANI

Gredin !

COPPÉLIUS

Voleur !

SPALANZANI

Brigand !

COPPÉLIUS

Païen !

SPALANZANI

Bandit !

COPPÉLIUS

Pirate !

HOFFMANN, *apparaissant, pâle et épouvanté.*

Un automate ! un automate !

Il se laisse tomber sur un fauteuil,
Nicklausse cherche à le calmer. Eclat de rire général.

LE CHŒUR

Ha ! ha ! ha ! la bombe éclate !
Il aimait un automate !

SPALANZANI, *avec désespoir.*

Mon automate !

TOUS

Un automate !

LE CHŒUR

Ha ! ha ! ha ! ha !

ACTE TROISIÈME

GIULIETTA

A Venise. Galerie de fête dans un palais donnant sur le grand canal. Eau praticable au fond pour les gondoles. Balustrade, escaliers, colonnes lampadaires, lustres, coussins, fleurs. Portes latérales sur le premier plan, plus loin de larges portes ou arcades en pans coupés, conduisant à d'autres galeries.

SCÈNE PREMIÈRE

HOFFMANN, PITICHINACCIO, JEUNES GENS *et* JEUNES FEMMES, LAQUAIS, *puis* GIULIETTA *et* NICKLAUSSE.

Les hôtes de Giulietta sont groupés debout ou étendus sur des coussins. Tableau brillant et animé.

BARCAROLLE

GIULIETTA *et* NICKLAUSSE, *dans la coulisse*

Belle nuit, ô nuit d'amour,
Souris à nos ivresses,
Nuit plus douce que le jour,
O belle nuit d'amour !
Le temps fuit et sans retour
Emporte nos tendresses !

Loin de cet heureux séjour,
Le temps fuit sans retour
Zéphyrs embrasés,
Versez-nous vos caresses;
Zéphyrs embrasés
Donnez-nous vos baisers.

Belle nuit, ô nuit d'amour,
Souris à nos ivresses,
Nuit plus douce que le jour,
O belle nuit d'amour !

Giulietta et Nicklausse entrent en scène, venant lentement de la galerie du fond.

HOFFMANN

Et moi, ce n'est pas là, pardieu ! ce qui m'enchante !
Aux pieds de la beauté qui nous vient enivrer
Le plaisir doit-il soupirer?
Non !... Le rire à la bouche, écoutez comme il chante !

Giulietta s'assoit à droite sur un divan où elle s'étend peu à peu en écoutant Hoffmann.

CHANT BACHIQUE

Amis !... l'amour tendre et rêveur
Erreur !
L'amour dans le bruit et le vin
Divin !
Que d'un brûlant désir
Votre cœur s'enflamme
Aux fièvres du plaisir
Consumez votre âme !
Transports d'amour,
Durez un jour !
Au diable celui qui pleure,
Pour deux beaux yeux

A nous l'ivresse meilleure
Des chants joyeux !
Vivons une heure
Dans les cieux !

LE CHŒUR

Au diable celui qui pleure,
Pour deux beaux yeux !
A nous l'ivresse meilleure
Des chants joyeux !
Vivons une heure
Dans les cieux !

HOFFMANN

Le ciel te prête sa clarté
Beauté,
Mais vous cachez, ô cœurs de fer,
L'enfer !
Bonheur du paradis,
Où l'amour convie,
Serments, espoirs maudits,
Rêves de la vie !
O chastetés !
O puretés,
Mentez !

LE CHŒUR

Au diable celui qui pleure,
Pour deux beaux yeux !
A nous l'ivresse meilleure
Des chants joyeux !
Vivons une heure
Dans les cieux !

SCÈNE II

LES MÊMES, SCHLEMIL, *puis* DAPERTUTTO.

SCHLEMIL, *entrant en scène.*

Je vois qu'on est en fête. A merveille, madame !

GIULIETTA

Comment !... Mais je vous ai pleuré trois grands jours.

PITICHINACCIO

Dame!

SCHLEMIL, *à Pitichinaccio.*

Avorton !

PITICHINACCIO

Holà !

GIULIETTA, *les calmant.*

Calmez-vous !
Nous avons un poète étranger parmi nous.

Présentant Hoffmann.

Hoffmann !

SCHLEMIL, *de mauvaise grâce.*

Monsieur !

HOFFMANN, *ironique.*

Monsieur !

GIULIETTA, *à Schlemil.*

Souriez-nous, de grâce.
Et venez prendre place
Au pharaon !

LE CHŒUR

Vivat ! Au pharaon !

Giulietta, après avoir invité du geste tout le monde à la suivre dans la salle de jeu, se dirige vers la sortie. Hoffmann va pour offrir sa main à Giulietta, Schlemil intervient vivement.

SCHLEMIL, *prenant la main de Giulietta qui essaie de le calmer.*

Morbleu !

GIULIETTA, *aux invités.*

Au jeu, messieurs, au jeu !

LE CHŒUR

Au jeu ! au jeu !

Tout le monde sort, moins Nicklausse et Hoffmann.

SCÈNE III

HOFFMANN, NICKLAUSSE

NICKLAUSSE, *à Hoffmann.*

Un mot !... J'ai deux chevaux sellés ; au premier rêve
Dont se laisse affoler mon Hoffmann, je l'enlève.

HOFFMANN

Et quels rêves, jamais, pourraient être enfantés
Par de telles réalités?
Aime-t-on une courtisane?...

NICKLAUSSE

Ce Schlemil, cependant...

HOFFMANN

Je ne suis pas Schlemill.

NICXLAUSSE

Prends-y garde, le diable est malin.

Dapertutto paraît au fond

HOFFMANN

Le fût-il,
S'il me la fait aimer, je consens qu'il me damne.
Allons !

NICKLAUSSE

Allons !

Ils sortent.

DAPERTUTTO, *seul.*

Allez !... pour te livrer combat
Les yeux de Giulietta sont une arme certaine.
Il a fallu que Schlemil succombât...
Foi de diable et de capitaine !
Tu feras comme lui.
Je veux que Giulietta t'ensorcelle aujourd'hui.

Tirant de son doigt une bague où brille un gros diamant et le faisant scintiller.

CHANSON

Tourne, tourne, miroir où se prend l'alouette,
Scintille, diamant, fascine, attire-la...
L'alouette ou la femme
A cet appât vainqueur
Vont de l'aile ou du cœur ;
L'une y laisse sa vie et l'autre y perd son âme.
Tourne, tourne, miroir où se prend l'alouette.
Scintille, diamant, fascine, attire-la.

Giulietta paraît et s'avance, comme fascinée, vers le diamant que Dapertutto tend vers elle.

SCÈNE IV

DAPERTUTTO, GIULIETTA.

DAPERTUTTO, *passant la bague au doigt de Giulietta*

Cher ange !

GIULIETTA

Qu'attendez-vous de votre servante?

DAPERTUTTO

Bien, tu m'as deviné,
A séduire les cœurs entre toutes savante,
Tu m'as déjà donné
L'ombre de Schlemil ! Je varie
Mes plaisirs et te prie
De m'avoir aujourd'hui
Le reflet d'Hoffmann !

GIULIETTA

Quoi ! son reflet !

DAPERTUTTO

Oui !

Son reflet !... Tu doutes
De la puissance de tes yeux?

GIULIETTA

Non.

DAPERTUTTO

Qui sait? Ton Hoffmann rêve peut-être mieux

Avec dureté.

Oui, j'étais là, tout à l'heure, aux écoutes,

Avec ironie.

Il te défie...

GIULIETTA

Hoffmann?... C'est bien !... dès aujourd'hui
J'en ferai mon jouet.

Hoffmann entre.

DAPERTUTTO

C'est lui !

Dapertutto sort après avoir baisé la main de Giulietta.

SCÈNE V

GIULIETTA, HOFFMANN.

Hoffmann traverse le théâtre, salue Giulietta et fait mine de s'éloigner.

GIULIETTA, *à Hoffmann.*

Vous me quittez?

HOFFMANN, *railleur.*

J'ai tout perdu...

GIULIETTA

Quoi !... vous aussi !...
Ah ! vous me faites injure
Sans pitié, ni merci.
Partez !... Partez !...

HOFFMANN

Tes larmes t'ont trahie.
Ah ! je t'aime... fût-ce au prix de ma vie.

DUO

GIULIETTA

Ah ! malheureux, mais tu ne sais donc pas
Qu'une heure, qu'un moment peuvent t'être funestes?
Que mon amour te perd à jamais si tu restes?
Que Schlemil peut ce soir te frapper dans mes bras?
Ne repousse pas ma prière;
Ma vie est à toi tout entière.
Partout je te promets d'accompagner tes pas.

HOFFMANN

O Dieu ! de quelle ivresse embrases-tu mon âme?
Comme un concert divin ta voix m'a pénétré;
D'un feu doux et brûlant mon être est dévoré;
Tes regards dans les miens ont épanché leur flamme,
Comme des astres radieux,
Et je sens, ô ma bien aimée,
Passer ton haleine embaumée
Sur mes lèvres et sur mes yeux.

GIULIETTA

Aujourd'hui, cependant, affermis mon courage
En me laissant quelque chose de toi !

HOFFMANN

Que veux-tu dire?

GIULIETTA

Écoute, et ne ris pas de moi.

Elle enlace Hoffmann de ses bras et prend un miroir qui est sur la table.

Ce que je veux, c'est ta fidèle image
Qui reproduit tes traits, ton regard, ton visage,
Le reflet que tu vois sur le mien se pencher.

HOFFMANN

Quoi ! mon reflet? quelle folie !

GIULIETTA

Non !... car il peut se détacher
De la glace polie
Pour venir tout entier dans mon cœur se cacher.

HOFFMANN

Dans ton cœur?

GIULIETTA

Dans mon cœur. C'est moi qui t'en supplie,
Hoffmann, comble mes vœux!

HOFFMANN

Mon reflet?

GIULIETTA

Ton reflet. Oui, sagesse ou folie,
Je l'attends, je le veux !

ENSEMBLE

HOFFMANN

Extase ! ivresse inassouvie,
Étrange et doux effroi !
Mon reflet, mon âme et ma vie
A toi, toujours à toi !

GIULIETTA

Si ta présence m'est ravie,
Je veux garder de toi
Ton reflet, ton âme et ta vie,
Ami, donne-les-moi !

SCÈNE VI

LES MÊMES, SCHLEMIL, DAPERTUTTO, NICKLAUSSE, PITICHINACCIO.

GIULIETTA, *vivement.*

Schlemil !

Schlemil entre suivi de Nicklausse, Dapertutto, Pitichinaccio et quelques autres invités.

SCHLEMIL

J'en étais sûr ! Ensemble !

Il remonte, s'adressant aux invités.

Venez, messieurs, venez,
C'est pour Hoffmann, à ce qu'il semble,
Que nous sommes abandonnés.

Rires ironiques.

HOFFMANN, *presque parlé.*

Monsieur !

GIULIETTA, *à Hoffmann.*

Silence !

Bas

Je t'aime, il a ma clef.

PITICHINACCIO, à *Schlemil.*

Tuons-le.

SCHLEMIL

Patience.

DAPERTUTTO, *s'approchant d'Hoffmann.*

Comme vous êtes pâle !

HOFFMANN

Moi !

DAPERTUTTO, *lui présentant un miroir.*

Voyez plutôt !

HOFFMANN, *stupéfait, en regardant le miroir.*

Ciel !

NICKLAUSSE, *à Hoffmann.*

Quoi?

HOFFMANN, *avec une sorte d'effroi.*

Mon reflet !

Courant à deux grandes glaces alternativement.

J'ai perdu mon reflet !

NICKLAUSSE, *en montrant Giulietta ironiquement.*

Pour madame.

TOUS, *moins Hoffmann et Nicklausse, en riant, d'une voix étouffée.*

Ha ! ha ! ha ! voyez son effroi.

NICKLAUSSE

Ah ! viens, fuyons ces lieux où tu perdras ton âme.

HOFFMANN, *éperdu.*

Non ! non ! je l'aime. Laisse-moi !

ENSEMBLE

HOFFMANN

Hélas ! mon cœur s'égare encore,
Mes sens se laissent embraser,
Maudit l'amour qui me dévore,
Ma raison ne peut s'apaiser.
Sous ce front clair comme une aurore
L'enfer même vient me griser.
Je la hais et je l'adore
Je veux mourir de son baiser.

GIULIETTA

Mon bel Hoffmann, je vous adore,
Mais n'ai point l'âme à refuser
Ce diamant aux feux d'aurore
Qui ne me coûte qu'un baiser.
Car je suis femme et j'adore
Ce qui me fait plus belle encore
Pour vous griser.
Poète, il faut vous apaiser.

DAPERTUTTO *et* PITICHINACCIO.

Pauvre Hoffmann, l'amour encor
Vainement vient t'embraser ;
Ta belle au regard d'aurore
Nous a vendu son baiser.

Car la coquette s'adore ;
Un bijou qui peut encore
L'embellir et nous griser
Vaut bien pour elle un baiser.

SCHLEMIL, *en touchant la garde de son épée.*

Ce poète que j'abhorre
Aurait bientôt son baiser
Sans ce fer clair et sonore
Dont je sais fort bien user.
Un fol amour te dévore ?
Je suis là pour t'apaiser.
Tu prétends que l'on t'adore,
C'est bon, nous allons causer.

NICKLAUSSE *et* LE CHŒUR

Hélas ! son cœur s'enflamme encore !
Par elle il s'est laissé griser.
L'amour le brûle et le dévore.
Rien ne pourra l'apaiser.
La perfide qu'il adore
Prend les cœurs pour les briser.
Fuis la belle au front d'aurore,
Car on meurt de son baiser.

On entend un chant de gondoliers.

FINAL

GIULIETTA

Écoutez, messieurs,
Voici les gondoles,
L'heure des barcarolles
Et celle des adieux !

Schlemil reconduit les invités jusqu'au fond de la scène. Giulietta sort par la gauche après avoir jeté un dernier regard à Hoffmann qui la suit des yeux. Dapertutto reste au fond de la scène. Nicklausse, voyant qu'Hoffmann ne le suit pas, revient à lui et lui touche l'épaule.

NICKLAUSSE

Viens-tu?

HOFFMANN

Pas encore.

NICKLAUSSE

Pourquoi?

Bien, je comprends ! adieu !

A part.

Mais je veille sur toi.

Il salue Schlemil et sort.

SCHLEMIL *

Qu'attendez-vous, monsieur?

HOFFMANN *

Que vous me donniez certaine clef que j'ai juré d'avoir.

SCHLEMIL *

Vous n'aurez cette clef, monsieur, qu'avec ma vie !

HOFFMANN *

J'aurai donc l'une et l'autre.

SCHLEMIL *

C'est ce qu'il faut voir ! En garde !

DAPERTUTTO *

Vous n'avez pas d'épée (*lui présentant son épée*), prenez la mienne !

HOFFMANN, *prenant l'épée* *.

Merci !

* Parlé sur la musique de scène.

CHŒUR, *dans la coulisse qui se termine au baisser du rideau.*

Belle nuit, ô nuit d'amour !
Souris à nos ivresses,
Nuit plus douce que le jour,
O belle nuit d'amour !

Hoffmann et Schlemil se battent ; après quelques passes, Schlemil est blessé à mort, et tombe. Hoffmann jette son épée, se penche sur le corps de Schlemil et lui prend une petite clef pendue à son cou. Hoffmann s'élance dans l'appartement de Giulietta. Pitichinaccio regarde Schlemil avec curiosité et s'assure qu'il est bien mort. Dapertutto ramasse tranquillement son épée et la remet au fourreau, puis il remonte vers la galerie... Giulietta paraît dans une gondole ; au même moment rentre Hoffmann.

HOFFMANN*

Personne...

GIULIETTA, *riant**.

Ha ! Ha ! Ha !

Hoffmann se retourne vers Giulietta et la regarde avec stupeur.

DAPERTUTTO, *à Giulietta**.

Qu'en fais-tu maintenant?

GIULIETTA*

Je te l'abandonne !

PITICHINACCIO *entre dans la gondole**.

Cher ange !

Giulietta le prend dans ses bras.

HOFFMANN, *comprenant toute l'infamie de Giulietta**.

Misérable !

NICKLAUSSE*

Hoffmann ! Hoffmann ! Les sbires !

Nicklausse entraîne Hoffmann.— Giulietta et Dapertutto rient

* Parlé sur la musique de scène.

ACTE QUATRIÈME

ANTONIA

A Munich, chez Crespel. Une chambre bizarrement meublée. A droite, un clavecin. A gauche, canapé et fauteuil. Violons suspendus au mur. Au fond, deux portes en pan coupé. Sur le premier plan, à gauche, une fenêtre en pan coupé formant un enfoncement et donnant sur un balcon. Soleil couchant. Au fond, entre les deux portes, un grand portrait de femme accroché au mur.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTONIA, *seule. Elle est assise devant le clavecin et chante.*

Elle a fui, la tourterelle,
Elle a fui loin de toi !

Elle s'arrête et se lève.

Ah ! souvenir trop doux ! image trop cruelle !...
Hélas ! à mes genoux, je l'entends, je le vois !...

Elle descend sur le devant de la scène.

Elle a fui, la tourterelle,
Elle a fui loin de toi !...
Mais elle est toujours fidèle
Et te garde sa foi.
Bien-aimé, ma voix t'appelle,
Tout mon cœur est à toi.

Elle se rapproche du clavecin et continue debout, en feuilletant la musique.

Chère fleur qui viens d'éclore,
Par pitié, réponds-moi,
Toi qui sais s'il m'aime encore,
S'il me garde sa foi !...
Bien-aimé, ma voix t'implore.
Que ton cœur vienne à moi !...

Elle se laisse tomber sur la chaise qui est devant le clavecin.

SCÈNE II

CRESPEL, ANTONIA.

CRESPEL, *entrant brusquement et courant à Antonia.*

Malheureuse enfant, fille bien-aimée,
Tu m'avais promis de ne plus chanter.

ANTONIA

Ma mère s'était en moi ranimée;
Mon cœur en chantant croyait l'écouter.

CRESPEL

C'est là mon tourment. Ta mère chérie
T'a légué sa voix, regrets superflus !
Par toi je l'entends. Non...non... je t'en prie.

ANTONIA, *tristement.*

Votre Antonia ne chantera plus !...

Elle sort lentement.

SCÈNE III

CRESPEL, *seul.*

Désespoir !... Tout à l'heure encore
Je voyais ces taches de feu
Colorer son visage, Dieu !
Perdrai-je l'enfant que j'adore?
Ah ! cet Hoffmann... C'est lui
Qui jeta dans son cœur ces ivresses... J'ai fui
Jusqu'à Munich...

SCÈNE IV

CRESPEL, FRANTZ.

CRESPEL

Toi, Frantz, n'ouvre à personne.

FRANTZ, *fausse sortie.*

Vous croyez...

CRESPEL

Où vas-tu?...

FRANTZ

Je vais voir si l'on sonne.
Comme vous avez dit...

CRESPEL

J'ai dit : n'ouvre à personne !
Criant.
A personne ! Entends-tu, cette fois?

FRANTZ

Eh ! mon Dieu !
Je ne suis pas sourd !

CRESPEL

Bien ! que le diable t'emporte !

FRANTZ

Oui, monsieur, la clef sur la porte.

CRESPEL

Bélître ! Ane bâté!

FRANTZ

C'est convenu.

CRESPEL

Morbleu !

Il sort vivement. Frantz va refermer la porte et redescend.

SCÈNE V

FRANTZ, *seul.*

Eh bien ! Quoi ! toujours en colère !
Bizarre ! quinteux ! exigeant !
Ah ! l'on a du mal à lui plaire
Pour son argent...
Jour et nuit je me mets en quatre,
Au moindre signe je me tais,
C'est tout comme si je chantais !...
Encore non, si je chantais,
De ses mépris il lui faudrait rabattre.

Je chante seul quelquefois ;
Mais chanter n'est pas commode !
Tra la la ! Tra la la !
Ce n'est pourtant pas la voix
Qui me fait défaut, je crois...
Tra la la ! Tra la la !
Non ! c'est la méthode.

Dame ! on n'a pas tout en partage.
Je chante pitoyablement ;
Mais je danse agréablement,
Je me le dis sans compliment.
Corbleu ! la danse est à mon avantage,
C'est là mon plus grand attrait,
Et danser n'est pas commode.
Tra la la ! Tra la la !

Il danse. Il s'arrête.

Près des femmes le jarret
N'est pas ce qui me nuirait.
Tra la la ! Tra la la !

Il tombe.

Non ! c'est la méthode.

Hoffmann entre par le fond, suivi de Nicklausse.

SCÈNE VI

FRANTZ, HOFFMANN, NICKLAUSSE.

HOFFMANN *paraît à la porte du fond.*

Frantz !... C'est ici !

Il descend en scène, touchant l'épaule de Frantz.

Debout, l'ami.

FRANTZ

Hein ! qui va là?

Il se relève surpris.

Monsieur Hoffmann !

HOFFMANN

Moi-même ! Eh bien, Antonia ?

FRANTZ

Il est sorti, monsieur.

HOFFMANN, *riant.*

Ha ! ha ! plus sourd encore
Que l'an passé?...

FRANTZ

Monsieur m'honore
Je me porte bien, grâce au ciel.

HOFFMANN

Antonia !... Va !... fais que je la voie !

FRANTZ, *souriant.*

Très bien !... Quelle joie
Pour monsieur Crespel !

Il sort.

HOFFMANN, *s'asseyant devant le clavecin et s'accompagnant.*

C'est une chanson d'amour
Qui s'envole,
Triste ou folle
Tour à tour !...

ANTONIA, *entrant précipitamment en scène.*

Hoffmann !...

HOFFMANN *se relevant et recevant Antonia dans ses br*

Antonia !...

NICKLAUSSE, *à part.*

Je suis de trop · bonsoir.

Il s'esquive.

SCÈNE VII

HOFFMANN, ANTONIA.

ANTONIA

Ah ! je le savais bien que tu m'aimais encore !

HOFFMANN

Mon cœur m'avait bien dit que j'étais regretté
Mais pourquoi nous a-t-on séparés?

ANTONIA

Je l'ignore.

ENSEMBLE

HOFFMANN

Ah ! j'ai le bonheur dans l'âme !
Demain tu seras ma femme.
Heureux époux
L'avenir est à nous !
A l'amour soyons fidèles !
Que ses chaînes éternelles
Gardent nos cœurs
Du temps même vainqueurs !

ANTONIA

Ah ! j'ai le bonheur dans l'âme !
Demain, je serai ta femme !
Heureux époux,
L'avenir est à nous !
Chaque jour, chansons nouvelles !
Ton génie ouvre ses ailes !
Mon chant vainqueur
Est l'écho de ton cœur !

HOFFMANN, *souriant.*

Pourtant, ô ma fiancée,
Te dirai-je une pensée
Qui me trouble malgré moi?
La musique m'inspire un peu de jalousie,
Tu l'aimes trop !

ANTONIA, *souriant.*

Voyez l'étrange fantaisie !
T'aimé-je donc pour elle, ou l'aimé-je pour toi?
Car toi tu ne vas pas sans doute me défendre
De chanter, comme a fait mon père?

HOFFMANN

Que dis-tu?

ANTONIA

Oui, mon père à présent, m'impose la vertu
Du silence.

Vivement.

Veux-tu m'entendre?

HOFFMANN, *à part.*

C'est étrange !... Est-ce donc...

ANTONIA, *l'entraînant vers le clavecin.*

Viens là, comme autrefois.
Écoute, et tu verras si j'ai perdu ma voix.

HOFFMANN

Comme ton œil s'anime et comme ta main tremble!

ANTONIA, *le faisant s'asseoir devant le clavecin et se penchant sur son épaule.*

Tiens, ce doux chant d'amour que nous chantions ensemble.

Elle chante, accompagnée par Hoffmann.

C'est une chanson d'amour
Qui s'envole
Triste ou folle
Tour à tour;
C'est une chanson d'amour.
La rose nouvelle
Sourit au printemps.
Las !... combien de temps
Vivra-t-elle?

ENSEMBLE

C'est une chanson d'amour
Qui s'envole,
Triste ou folle
Tour à tour.
C'est une chanson d'amour.

HOFFMANN

Un rayon de flamme
Pare ta beauté.
Verras-tu l'été,
Fleur de l'âme?

ENSEMBLE

C'est une chanson d'amour
Qui s'envole
Triste ou folle
Tour à tour.
C'est une chanson d'amour.

Antonia porte la main à son cœur et semble prête à défaillir.

HOFFMANN

Qu'as-tu donc?

ANTONIA, *mettant la main à son cœur.*

Rien.

HOFFMANN, *écoutant.*

Chut !

ANTONIA

Ciel ! mon père !
Viens !... viens !...

Elle sort.

HOFFMANN

Non ! je saurai le mot de ce mystère

Il se cache dans l'enfoncement de la fenêtre, Crespel paraît.

SCÈNE VIII

CRESPEL, HOFFMANN *caché, puis* FRANTZ.

CRESPEL, *regardant autour de lui.*

Non, rien ! J'ai cru qu'Hoffmann était ici.
Puisse-t-il être au diable !

HOFFMANN, *à part.*

Grand merci !

FRANTZ, *entrant, à Crespel.*

Monsieur !

CRESPEL

Quoi?

FRANTZ

Le docteur Miracle.

CRESPEL

Drôle!... infâme!
Ferme vite la porte !

FRANTZ

Oui, monsieur, médecin...

CRESPEL

Lui ! médecin? Non, sur mon âme,
Un fossoyeur, un assassin !
Qui me tuerait ma fille après ma femme.
J'entends le cliquetis de ses flacons dans l'air.
Loin de moi qu'on le chasse.

Miracle paraît subitement. Frantz se sauve.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MIRACLE.

MIRACLE

Ha! ha! ha! ha!

CRESPEL

Enfin !

MIRACLE

Eh bien ! me voilà ! c'est moi-même.
Ce bon monsieur Crespel, je l'aime !
Où donc est-il ?

CRESPEL, *l'arrêtant.*

Morbleu !

MIRACLE

Ha ! ha ! ha ! ha !
Je cherchais votre Antonia !
Eh bien ! ce mal qu'elle hérita
De sa mère? Toujours en progrès? chère belle :
Nous la guérirons. Menez-moi près d'elle.

CRESPEL

Pour l'assassiner !... Si tu fais un pas,
Je te jette par la fenêtre.

MIRACLE

Eh ! là ! tout doux ! Je ne veux pas
Vous déplaire.

Il avance un fauteuil.

CRESPEL

Que fais-tu, traître ?

MIRACLE

Pour conjurer le danger,
Il faut le connaître.
Laissez-moi l'interroger.

CRESPEL *et* HOFFMANN.

L'effroi me pénètre.

ENSEMBLE

MIRACLE, *la main étendue vers la chambre d'Antonia.*

A mon pouvoir vainqueur
Cède de bonne grâce !...
Près de moi, sans terreur,
Viens ici prendre place,
Viens !

CRESPEL *et* HOFFMANN.

D'épouvante et d'horreur
Tout mon être se glace.
Une étrange terreur
M'enchaîne à cette place,
J'ai peur.

CRESPEL, *s'asseyant sur le tabouret du clavecin.*

Allons, parle, et sois bref !

Miracle continue ses passes magnétiques. La porte de la chambre d'Antonia s'ouvre lentement. Miracle indique par ses gestes qu'il prend la main d'Antonia invisible, qu'il la mène près de l'un des fauteuils et la fait s'asseoir.

MIRACLE, *indiquant l'un des fauteuils et s'asseyant sur l'autre.*

Veuillez vous asseoir là !

CRESPEL

Je suis assis !

MIRACLE, *sans répondre à Crespel.*

Quel âge avez-vous, je vous prie?

CRESPEL

Qui? moi?

MIRACLE

Je parle à votre enfant.

HOFFMANN, *à part.*

Antonia?

MIRACLE

Quel âge?...

Il écoute.

Vingt ans !

CRESPEL

Hein?

MIRACLE

Le printemps de la vie !...

Il fait le geste d'un homme qui tâte le pouls.

Voyons la main !...

CRESPEL

La main?...

MIRACLE, *tirant sa montre.*

Chut! Laissez-moi compter.

HOFFMANN, *à part.*

Dieu !... suis-je le jouet d'un rêve?... Est-ce un fantôme?

MIRACLE

Le pouls est inégal et vif, mauvais symptôme !
Chantez !..

CRESPEL, *se levant.*

Non, non, tais-toi !... ne la fais pas chanter !..

La voix d'Antonia se fait entendre dans l'air.

MIRACLE

Voyez, son front s'anime et son regard flamboie;
Elle porte la main à son cœur agité.

Il semble suivre Antonia du geste, la porte de la chambre se referme brusquement.

CRESPEL

Que dit-il ?

MIRACLE, *se levant et remettant un des fauteuils en place.*

Il serait dommage, en vérité,
De laisser à la mort une si belle proie !

CRESPEL

Tais-toi !...

Il repousse violemment l'autre fauteuil.

MIRACLE

Si vous voulez accepter mon secours,
Si vous voulez sauver ses jours,
J'ai là certains flacons que je tiens en réserve.

Il tire plusieurs flacons de sa poche et les fait sonner comme des castagnettes.

CRESPEL

Tais-toi !...

MIRACLE

Dont il faudrait...

CRESPEL

Tais-toi ! Dieu me préserve
D'écouter tes conseils, misérable assassin !...

MIRACLE

Dont il faudrait, chaque matin...

ENSEMBLE

MIRACLE

Eh oui ! je vous entends !
Tout à l'heure ! un instant !
Des flacons ! pauvre père,
Vous en serez, j'espère,
Content !

CRESPEL

Va-t'en ! va-t'en ! va-t'en !
Hors de chez moi, Satan !
Redoute la colère
Et la douleur d'un père !
Va-t'en !

HOFFMANN, *à part.*

A la mort qui t'attend,
Je saurai, pauvre enfant,
T'arracher, je l'espère !
Tu ris en vain d'un père,
Satan !

MIRACLE, *continuant toujours avec le même flegme.*

Dont il faudrait...

CRESPEL

Va-t'en !

MIRACLE

Chaque matin...

CRESPEL

Va-t'en !...

Il pousse Miracle dehors, par la porte du fond et la referme sur lui.

Ah ! le voilà dehors et ma porte est fermée !
Nous sommes seuls enfin,
Ma fille bien-aimée !

MIRACLE, *rentrant par la muraille.*

Dont il faudrait chaque matin...

CRESPEL

Ah ! misérable !
Viens !... viens !... Les flots puissent-ils t'engloutir.
Nous verrons si le diable
T'en fera sortir !...

ENSEMBLE

CRESPEL

Va-t'en ! Va-t'en ! Va-t'en !
Hors de chez moi, Satan !
Redoute la colère
Et la douleur d'un père,
Va-t'en !

HOFFMANN, *à part,*

A la mort qui t'attend,
Je saurai, pauvre enfant,
T'arracher, je l'espère !
Tu ris en vain d'un père,
Satan !

MIRACLE

Dont il faudrait...

CRESPEL

Va-t'en !

MIRACLE

Chaque matin...

CRESPEL

Va-t'en !

Il suit Miracle qui sort à reculons en faisant sonner ses flacons. Ils disparaissent ensemble.

SCÈNE X

HOFFMANN *seul, puis* ANTONIA.

HOFFMANN *redescend en scène.*

Ne plus chanter ! hélas ! Comment obtenir d'elle
Un pareil sacrifice?

ANTONIA *paraît.*

Eh bien?
Mon père, qu'a-t-il dit?

HOFFMANN

Ne me demande rien,
Plus tard tu sauras tout ; une route nouvelle
S'ouvre à nous, mon Antonia !...
Pour y suivre mes pas, chasse de ta mémoire
Ces rêves d'avenir, de succès et de gloire
Que ton cœur au mien confia.

ANTONIA

Mais toi-même?

HOFFMANN

L'amour tous les deux nous convie,
Tout ce qui n'est pas toi n'est plus rien dans ma vie.

ANTONIA

Tiens donc ! voici ma main !

HOFFMANN

Ah ! chère Antonia ! Pourrai-je reconnaître
Ce que tu fais pour moi ?

Il lui baise les mains.

Ton père va peut-être
Revenir, je te quitte... à demain !

ANTONIA

A demain !

Hoffmann sort. Antonia le regarde s'éloigner. Après un moment, elle redescend en scène.

SCÈNE XI

ANTONIA, *puis* MIRACLE.

ANTONIA, *allant ouvrir une des portes latérales.*

De mon père aisément il s'est fait le complice !
Allons, les pleurs sont superflus,
Je l'ai promis, je ne chanterai plus.

Elle se laisse tomber sur un fauteuil.

MIRACLE, *surgissant tout à coup derrière elle et se penchant à son oreille.*

Tu ne chanteras plus? Sais-tu quel sacrifice
S'impose ta jeunesse, et l'as-tu mesuré?
La grâce, la beauté, le talent, don sacré,
Tous ces biens que le ciel t'a livrés en partage,
Faut-il les enfouir dans l'ombre d'un ménage?
N'as-tu pas entendu, dans un rêve orgueilleux,
Ainsi qu'une forêt par le vent balancée,
Ce doux frémissement de la foule pressée
Qui murmure ton nom et qui te suit des yeux?
Voilà l'ardente joie et la fête éternelle
Que tes vingt ans en fleur sont près d'abandonner,
Pour les plaisirs bourgeois où l'on veut t'enchaîner
Et des marmots d'enfants qui te rendront moins belle !

ANTONIA, *sans se retourner.*

Ah ! quelle est cette voix qui me trouble l'esprit?
Est-ce l'enfer qui parle ou Dieu qui m'avertit?
Non, non, ce n'est pas là le bonheur, voix maudite,
Et contre mon orgueil mon amour s'est armé;
La gloire ne vaut pas l'ombre heureuse où m'invite
La maison de mon bien-aimé.

MIRACLE

Quelles amours sont donc les vôtres?
Hoffmann te sacrifie à sa brutalité ;
Il n'aime en toi que ta beauté,
Et pour lui, comme pour les autres,
Viendra bientôt le temps de l'infidélité !...

Il disparaît.

ANTONIA, *se levant.*

Non, ne me tente plus !... Va-t'en,
Démon !... Je ne veux plus t'entendre.
J'ai juré d'être à lui, mon bien-aimé m'attend,
Je ne m'appartiens plus et ne puis me reprendre;

Et tout à l'heure encor, sur son cœur adoré,
Quel éternel amour ne m'a-t-il pas juré; !...
Ah ! qui me sauvera du démon, de moi-même?...
Ma mère ! ô ma mère !... je l'aime !...

Elle va tomber en pleurant près du clavecin.

MIRACLE *reparaît derrière Antonia.*

Ta mère?... Oses-tu l'invoquer?...
Ta mère? Mais n'est-ce pas elle
Qui parle par ma voix, ingrate, et te rappelle
La splendeur de son nom que tu veux abdiquer ?

Le portrait s'éclaire et semble s'animer. C'est le fantôme de la mère qui apparaît à la place de la peinture.

Écoute !...

LA VOIX

Antonia !

ANTONIA

Dieu !... ma mère ! ma mère!

ENSEMBLE

LE FANTOME

Cher enfant que j'appelle
Comme autrefois,
C'est ta mère, c'est elle,
Entends sa voix !

ANTONIA

Ma mère !

MIRACLE

Oui ! oui ! c'est sa voix, l'entends-tu?
Sa voix, meilleure conseillère,
Qui te lègue un talent que le monde a perdu !

LE FANTOME

Antonia !

MIRACLE

Écoute ! Elle semble revivre
Et le public lointain de ses bravos l'enivre !

ANTONIA, *se levant.*

Ma mère !

LE FANTOME

Antonia !

MIRACLE

Reprends donc avec elle !...

Il saisit un violon et accompagne avec une sorte de fureur.

ENSEMBLE

ANTONIA

Oui, son âme m'appelle
Comme autrefois !
C'est ma mère, c'est elle,
J'entends sa voix !

LE FANTOME

Cher enfant que j'appelle
Comme autrefois,
C'est ta mère, c'est elle !
Entends sa voix !

ANTONIA

Non ! assez !... Je succombe !

MIRACLE

Encore !

ANTONIA

Je ne veux plus chanter.

MIRACLE

Encore !

ANTONIA

Quelle ardeur m'entraîne et me dévore?

MIRACLE

Encore ! Pourquoi t'arrêter?

ANTONIA, *haletante.*

Je cède au transport qui m'enivre !
Quelle flamme éblouit mes yeux !...
Un seul moment encore à vivre,
Et mon âme s'envole aux cieux !

ENSEMBLE

LE FANTOME

Cher enfant que j'appelle
etc.

ANTONIA

C'est ma mère, c'est elle,
etc.

ANTONIA

Ah !

Elle vient tomber mourante sur le canapé. Miracle s'engloutit dans la terre en poussant un éclat de rire. Le fantôme disparaît et le portrait reprend son premier aspect.

SCÈNE XII

ANTONIA, CRESPEL, *puis* HOFFMANN, NICKLAUSSE, MIRACLE *et* FRANTZ.

CRESPEL, *accourant.*

Mon enfant !... ma fille !... Antonia !...

ANTONIA, *expirante.*

Mon père !...
Écoutez ! c'est ma mère
Qui m'appelle !... Et lui... de retour...
C'est une chanson d'amour...
Qui s'envole...
Triste ou folle...

Elle meurt.

CRESPEL

Non !... un seul mot !... un seul !... ma fille... parle-moi.
Mais parle donc !... Mort exécrable !...
Non !... pitié !... grâce !... Éloigne-toi !

HOFFMANN, *entrant précipitamment.*

Pourquoi ces cris ?

CRESPEL

Hoffmann !... ah ! misérable !
C'est toi qui l'as tuée !...

HOFFMANN, *courant à Antonia.*

Antonia !...

CRESPEL, *courant avec égarement.*

Du sang !
Pour colorer sa joue !... Une arme,
Un couteau !...

Il saisit un couteau sur une table et va pour s'élancer sur Hoffmann.

NICKLAUSSE, *entrant en scène et arrêtant Crespel.*

Malheureux !...

HOFFMANN, *à Nicklausse.*

Vite !... donne l'alarme !...
Un médecin !... un médecin !...

MIRACLE, *paraissant.*

Présent !

Il s'approche d'Antonia et lui tâte le pouls.

Morte !

CRESPEL, *éperdu.*

Ah ! Dieu, mon enfant ! ma fille !

HOFFMANN, *avec désespoir.*

Antonia !

Frantz est entré le dernier et s'est agenouillé près d'Antonio

EPILOGUE

STELLA

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

HOFFMANN, NICKLAUSSE, LINDORF, NATHANAEL, HERMANN, WILHELM, WOLFRAMM, LUTHER. LES ÉTUDIANTS.

On retrouve tous les personnages dans la situation où on les a laissés à la fin du premier acte.

HOFFMANN

Voilà quelle fut l'histoire
De mes amours
Dont la mémoire
En mon cœur restera toujours.

LUTHER, *entrant.*

Grand succès, on acclame
Notre prima donna.

LINDORF, *à part.*

Il n'est plus à craindre... à moi la diva !

Il s'esquive.

NATHANAEL

Qu'a de commun Stella?

NICKLAUSSE, *se levant.*

Ah ! je comprends ! trois drames dans un drame
Olympia... Antonia... Giulietta...
Ne sont qu'une même femme :
La Stella !

LE CHŒUR

La Stella !

NICKLAUSSE

Buvons à cette honnête dame !

HOFFMANN, *furieux, brisant son verre.*

Un mot de plus et sur mon âme
Je te brise comme ceci !...

NICKLAUSSE

Moi, ton mentor? Merci !...

HOFFMANN

Ah ! je suis fou !... A nous le vertige divin
Des esprits de l'alcool, de la bière et du vin !
A nous l'ivresse et la folie,
Le néant par qui l'on oublie.

LE CHŒUR

Allumons le punch !... grisons-nous !
Et que les plus fous
Roulent sous la table.
Luther est un brave homme,
Tire lan laire, tire lan la !
C'est demain qu'on l'assomme
Tire lan laire, tire lan la !
Sa cave est d'un bon drille,
Tire lan laire, tire lan la !
C'est demain qu'on la pille !
Tire lan laire, tire lan la !
Jusqu'au matin
Remplis mon verre,
Jusqu'au matin
Remplis les pots d'étain !

Les étudiants entrent en tumulte dans la salle voisine. Hoffmann reste comme frappé de stupeur.

SCÈNE II

HOFFMANN, LA MUSE

LA MUSE, *paraissant.*

Et moi? Moi, la fidèle amie
Dont la main essuya tes yeux?
Par qui la douleur endormie
S'exhale en rêve dans les cieux?
Ne suis-je rien? Que la tempête
Des passions s'apaise en toi !
L'homme n'est plus ; renais poète !
Je t'aime, Hoffmann ! appartiens-moi !

Des cendres de ton cœur réchauffe ton génie,
Dans la sérénité souris à tes douleurs,
La Muse adoucira ta souffrance bénie,
On est grand par l'amour et plus grand par les pleurs !

Elle disparaît.

HOFFMANN, *seul.*

O Dieu ! de quelle ivresse embrases-tu mon âme,
Comme un concert divin ta voix m'a pénétré,
D'un feu doux et brûlant mon être est dévoré,
Tes regards dans les miens ont épanché leur flamme,
Comme des astres radieux,
Et je sens, ô Muse aimée,
Passer ton haleine embaumée
Sur mes lèvres et sur mes yeux !

Il tombe, le visage sur une table.

SCÈNE III

HOFFMANN, STELLA, LINDORF, NICKLAUSSE, LES ÉTUDIANTS.

STELLA, *allant vers Hoffmann.*

Hoffmann endormi !...

NICKLAUSSE

Non !... ivre-mort !... Trop tard, madame !

LINDORF

Corbleu !

NICKLAUSSE

Tenez, voilà le conseiller Lindorf qui vous attend.

Stella prend son manteau des mains d'Andrès et le jette sur ses épaules ; puis elle s'appuie sur le bras de Lindorf, s'arrête au bout de quelques pas pour regarder Hoffmann, détache une fleur de son bouquet et la jette à ses pieds. Hoffmann la suit des yeux avec une sorte de stupeur. Pendant cette scène muette, les étudiants chantent en frappant bruyamment des gobelets sur les table.

LE CHŒUR

Jusqu'au matin
Remplis mon verre !
Jusqu'au matin
Remplis les pots d'étain !

FIN

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 10306-8 20.

THÉATRE COMPLET

DE

OCTAVE FEUILLET

TOME PREMIER

Un Bourgeois de Rome. — Le Pour et le Contre. — La Crise. — Péril en la demeure. — Le Village. — La Fée. — Le Roman d'un jeune homme pauvre.

TOME II

Le Cheveu blanc. — La Tentation. — Rédemption. — Montjoie.

TOME III

La Belle au bois dormant. — Le Cas de Conscience. — Julie. — Dalila. — L'Acrobate.

TOME IV

Le Sphinx. — Les Portraits de la Marquise. — Un Roman parisien. — La Partie de dames. — Chamillac.

TOME V

Échec et Mat. — York. — Palma ou la Nuit du Vendredi-Saint. — La Vieillesse de Richelieu.